

COMMANDANT MOENS

Un destin hors du commun

INTRODUCTION

« L'histoire peut élargir, compléter, corriger, voire réfuter, le témoignage de la mémoire sur le passé, elle ne saurait l'abolir. »

Paul Ricoeur, philosophe

Depuis longtemps, j'ai pu remarquer que le destin de chaque être humain, ou tout autre être vivant sur la planète Terre, est intimement lié à l'espace et au temps ; au lieu où il se trouve et à l'époque qui l'a vu naître.

Que l'on soit né riche ou pauvre ; au nord ou au sud ; à l'est ou à l'ouest ; notre destin est toujours influencé par ces mêmes facteurs de lieu et d'époque.

Les conflits incessants, les invasions, les transhumances, les phénomènes climatiques, les luttes sociales, les prises de risques délibérées ou non, ou tout simplement le mode de vie, façonnent l'avenir de chacun d'entre nous.

Les événements qui se sont déroulés durant la première moitié du 20ème siècle en Europe, notamment en Belgique, étant abondants en termes de malheurs et de cruauté, les rescapés de cette période ont été invités à remplir un « *devoir de mémoire* » pour tenter d'épargner ces fléaux aux générations futures.

C'est pour alimenter modestement l'historiographie de cette période trouble et accomplir un « *transfert de mémoire* », que j'ai entrepris de raconter, dans cet ouvrage, l'histoire du commandant Moens, mon grand-père paternel.

Quand les témoins disparaissent, ce n'est plus que par les différentes formes d'art – l'écriture, la peinture, la sculpture – que l'on perpétue l'action d'un homme du passé pour l'inscrire dans la mémoire collective à la place qui lui revient.

Aujourd'hui, 70 ans après sa mort, que retiendront les nouvelles générations des nombreux actes de bravoure du commandant Moens, souvent pris au péril de sa vie, pour que vivent libres sa famille et ses compatriotes ?

Né en 1946, j'ai été bercé pendant toute mon enfance dans le souvenir de cet homme, mon héros, que je n'ai malheureusement connu que par les récits que m'ont sublimé des membres de ma famille et des personnes qui ont eu le privilège de côtoyer un tel personnage.

Il est des hommes, en ce monde, dont le destin contribue à faire évoluer la société dans laquelle ils vivent. Le destin d'un homme ne peut se comprendre à sa juste mesure qu'avec le recul de l'histoire. Il m'est apparu que le temps est aujourd'hui venu pour moi de ranimer la flamme du souvenir du commandant Jean Moens, dont le destin de combattant est, me semble-t-il, un bel exemple pour ma génération et celles à venir.

Jean Moens jr

LA « BELLE EPOQUE »

Le dimanche 28 décembre 2014, un combattant meurt, un témoin disparaît ! Albert Moens s'en est allé à l'âge de 95 ans. A ses funérailles, une délégation de la Fraternelle de l'Armée Secrète de Morlanwelz et environs a rendu un vibrant hommage à son président d'honneur. Armée Secrète pour laquelle il était fier d'avoir servi sous les ordres du commandant Moens, son père, pendant la seconde guerre mondiale 1940/1945. Il a toujours porté une admiration sans borne à ce père qui a été pour lui le modèle qui l'a guidé pendant toute son existence terrestre.

L'histoire contemporaine de ma famille commence, pour moi, par le mariage de Jean, Charles Moens avec Julie Dussaussois, mes grands-parents paternels, le 15 mai 1911 à Mont-Sainte-Aldegonde, petite bourgade rurale de Belgique située dans la province de Hainaut entre Binche et Morlanwelz. Le contexte était relativement serein. Pour le passé, les dangers de la guerre franco-allemande de 1870 n'étaient plus qu'un lointain cauchemar qui s'estompait, même dans la mémoire collective des anciens. Pour l'avenir, les grandes avancées de la science et des techniques laissaient entrevoir un destin prometteur aux yeux des jeunes mariés.

Cette période comprise entre la fin du 19ème et le début du 20ème siècle, était tellement porteuse d'espoir, qu'elle a été qualifiée de « *belle époque* » pour évoquer les progrès technologiques, économiques, sociaux et politiques qui ont précédé la première guerre mondiale. Appelée aussi la « *Grande Guerre* » ce premier conflit armé d'ampleur mondiale dans l'histoire de l'humanité, nous pourrions également le qualifier de « *première guerre technologique* » en raison de l'extraordinaire et rapide modernisation des moyens de locomotion et des équipements militaires.

Plusieurs années avant la déclaration de cette guerre, la course à l'armement était déjà ouverte entre la France et l'Allemagne. Dans le camp français, comme dans le camp allemand, les découvertes scientifiques les plus récentes sont mises à profit par l'industrie de l'armement avec la collaboration active des grands capitaines d'industrie. La conception de nouveaux véhicules blindés motorisés, l'aspiration de contrôler l'espace aérien, la déplorable volonté d'utiliser des gaz asphyxiants, la recherche de nouveaux uniformes plus pratiques et surtout moins visibles de loin, sont les principaux résultats de l'exploitation des nouvelles technologies.

Désormais, il ne sera plus possible de miser sans un paramètre qui sera de plus en plus décisif pour la victoire : la vitesse !

Ce phénomène d'avancées technologiques, on peut, toutes proportions gardées, le comparer aux progrès que nous connaissons aujourd'hui avec l'avènement de l'informatique, qui, elle aussi, a d'abord été développée à des fins militaires. On peut dès lors imaginer à quel point les jeunes de cette époque pouvaient connaître, eux aussi, un enthousiasme débordant pour les nouvelles technologies : l'automobile, l'aviation, la domestication des énergies, les outils de communication, etc...

C'était le cas de Jean Moens qui, en autodidacte, dévorait toutes les publications sérieuses disponibles pour assouvir sa soif de connaissances, notamment en puisant abondamment dans la Grande Encyclopédie Autodidactique Moderne « *Mon Professeur* » en 6 volumes, éditée à Paris en 1908 par la librairie Aristide Quillet.

Né à Zele, près de Gent dans la province de Flandre Orientale, le 1^{er} décembre 1889, Jean Moens, est l'aîné d'une famille de six enfants – trois filles et trois garçons. Ses parents, comme des milliers d'autres familles flamandes modestes, avaient migré vers la Wallonie proche, en pleine expansion économique grâce aux mines de charbon et aux industries énergivores comme l'acier, le verre, ou encore la faïence, qui s'installaient à proximité des charbonnages : l'eldorado belge !

C'est aussi l'époque au cours de laquelle, cet essor industriel de la Wallonie permit à la Belgique de figurer parmi les plus grandes puissances économiques mondiales à la fin du 19^{ème} siècle, non seulement par ses ressources énergétiques et l'apport d'une main d'œuvre besogneuse dont le nord du pays était un réservoir abondant, mais également grâce au génie visionnaire du roi Léopold II, surnommé roi « *bâtitteur* » et « *colonisateur* » qui dota la petite Belgique d'une grande colonie : le Congo !

Eugène Dussaussois, mon arrière-grand-père, est ouvrier mineur au charbonnage de « La Réunion » à Morlanwelz. Il est installé avec son épouse Joséphine, affectueusement surnommée « man fine », et leurs trois filles Honorine, Julia et Julie la cadette, dans une petite maison de type fermette, facilement repérable par ses murs blanchis à la chaux à mi-hauteur de la butte de Mont-Sainte-Aldegonde.

Julie, ma grand-mère, en tant que cadette, dut développer des stratégies et affirmer sa personnalité pour trouver sa place dans la fratrie. Son allure coquette et raffinée contribua sans doute à lui donner un avantage sur ses aînées pour faire céder son père à ses désirs. C'est probablement ce qui lui permit d'être scolarisée et d'apprendre le métier de couturière, alors qu'Honorine et Julia durent plutôt s'adonner aux rudes travaux domestiques et des champs pour subvenir à l'incapacité physique de leur père qui, suite à un coup de grisou au fond de la mine, avait perdu l'usage du bras droit. Notons que l'obligation scolaire pour tous n'est apparue en Belgique qu'à partir de 1914.

Les familles pauvres ne bénéficiaient pas encore des effets des luttes sociales âprement menées par les mouvements socialistes. C'est ainsi que mon grand-père, en sa position d'aîné de la fratrie, fut envoyé dès l'âge de 12 ans dans les mines de charbon pour contribuer aux maigres ressources de ses parents. Cette vie souterraine pénible et suffocante n'était pas faite pour lui. Non pas qu'il craignait le danger et la fatigue, mais son esprit entreprenant et vif le poussera vers un tout autre destin.

Pour bien comprendre ce qui a pu peser sur son sort, il est intéressant de s'imprégner du contexte politique de l'Europe à la fin du 19ème siècle, en soulignant que la guerre franco-allemande de 1870 a été marquée, pour ses contemporains, et la génération qui l'a suivie, comme étant une défaite terrible et humiliante pour les français et l'événement fondateur du Reich pour les allemands.

Pour la Belgique - petit « *Etat tampon* » entre la France et l'Allemagne – cette guerre fut le conflit armé le plus proche de ses fragiles frontières qui allait profondément pétrir les esprits pendant le demi-siècle qui suivra. La jeune Belgique se retrouvait, tel le petit poucet, coincée entre deux ogres prêts à s'empoigner à la première étincelle. C'est non seulement la paix qui est menacée, mais l'existence même de la Belgique qui est en jeu.

En juillet 1870, alertée par la presse, la population belge avait senti à ce point l'imminence de la guerre, que les épargnants se précipitèrent auprès des banques pour y retirer leurs avoirs. Réflexe humain que l'on observe encore de nos jours lorsqu'une crise éclate.

Dans le même temps, le gouvernement belge avait décidé de mobiliser une armée et il eut fallu la clairvoyance du roi Léopold II et l'habileté de la diplomatie belge pour sauvegarder *in extrémis* la neutralité de la Belgique.

Dans ce contexte, un des points marquants de la politique militaire de Léopold II est sa volonté de remplacer le système d'appel sous les drapeaux des jeunes gens par tirage au sort au profit d'un service militaire obligatoire pour tous. En mettant tout le monde sur un pied d'égalité, ce dernier est socialement plus juste, mais l'opposition conservatrice est vive et la loi instaurant le service militaire obligatoire ne sera signée par le roi que le 14 décembre 1909... trois jours avant sa mort.

Néanmoins, pendant cette guerre franco-allemande, près de 55.000 hommes sont mobilisés en Belgique dans le cadre de « *l'Armée d'Observation* » en vue de surveiller tout passage des frontières par les troupes françaises et prussiennes.

Seuls des soldats français battant en retraite, anéantis par les attaques allemandes à Sedan, ont pénétrés sur notre territoire, sans aucune velléité, pour être secourus par la croix rouge belge et les habitants du sud du pays.

C'est de justesse que la neutralité de la Belgique fut sauvegardée !

Ces tribulations chargées d'émotions eurent pour effet, au sein de la population belge, un regain de patriotisme garant de l'unité nationale et des libertés constitutionnelles acquises par la révolution de 1830.

Le climat reste cependant incertain car, en dépit des traités internationaux sensés maintenir la paix entre les nations européennes, un sentiment belliqueux persiste entre les deux empires rivaux. Le plan stratégique de l'état-major allemand élaboré dès 1905 prévoyait déjà d'attaquer la France par surprise en passant par la Belgique et le Grand-Duché de Luxembourg pour contourner les fortifications françaises érigées sur la frontière commune, faisant fi des accords précisant la neutralité de ces pays maintes fois rappelés par leurs gouvernements respectifs.

LA GRANDE BOUCHERIE

Malgré son refus de laisser passer des troupes étrangères sans les combattre, la Belgique fut envahie par l'armée prussienne à partir du 7 août 1914.

Pays souverain depuis seulement 84 ans, il n'était plus question pour la Belgique de se laisser une fois encore dominer par une puissance étrangère, tant l'empreinte de la patrie et de la liberté s'était solidement ancrée dans la mémoire collective du peuple belge.

Pour résister aux assauts de l'ennemi, elle mobilisa 117.000 hommes et demanda de l'aide aux français et aux britanniques. Face à la pression irrésistible des troupes allemandes, le roi Albert 1^{er} et le gouvernement belge se réfugient, dans un premier temps, dans la place forte d'Anvers. Mais la situation est devenue dramatique : les français n'ont pas envoyé de renforts et l'aide britannique est insuffisante pour résister au pilonnage de la ville portuaire par l'artillerie lourde du kaiser. Les autorités sont forcées à se replier sur Ostende avant de se réfugier à Londres.

Une résistance héroïque s'organisa dans les polders de l'Yser inondés volontairement où l'armée belge, dos à la mer du Nord, résista jusqu'à la fin du conflit avec l'appui des corps expéditionnaires alliés.

De par sa topographie, le territoire de la Belgique est un véritable boulevard sur lequel les envahisseurs venaient s'affronter depuis plus de mil ans, qu'ils soient latins, germains ou autres : le relief est pratiquement plat et les deux fleuves – l'Escaut et la Meuse – qui le traversent sont des voies de pénétration navigables naturelles idéales.

Cette guerre sanglante n'avait plus rien à voir avec les guerres féodales d'antan au cours desquelles les seigneurs respectaient avec panache un code d'honneur limitant généralement les dégâts à une petite partie de territoire.

On se trouvait maintenant devant un nouveau type de stratégie, forçant tous les citoyens valides d'une nation à participer à la première grande boucherie humaine des temps modernes.

Jean Moens a 24 ans. Jeune marié et père d'un enfant, il est mobilisé comme plus d'une centaine de milliers d'autres jeunes citoyens. Va-t-il y laisser une veuve et un orphelin ?

Dans la vie quotidienne, Julie sa jeune épouse, et Roland son fils, vécurent un sort semblable à celui d'une veuve et d'un orphelin pendant toute la durée des hostilités. Privé de son père, à un moment important de son éducation et de sa croissance, le petit Roland fut élevé essentiellement par les femmes de la branche maternelle de la famille : sa mère, sa grand-mère, et ses deux tantes qui n'avaient pas d'enfant ni l'une ni l'autre. Elles le prirent en affection pour compenser, tant que faire ce peut, l'absence de son père parti à la guerre.

Les progrès de la psychologie moderne permettent d'affirmer aujourd'hui, que l'absence d'un des parents peut avoir une influence sur la formation de son caractère, de sa personnalité, de ses choix de vie jusqu'à la fin de son existence. Le destin de Roland aurait probablement été différent s'il n'y avait pas eu cette fichue guerre.

S'imaginer-t-on aujourd'hui, dans nos pays d'Europe, la douleur qu'ont pu endurer tous ces jeunes couples amoureux, de part et d'autre des frontières, enthousiastes d'entamer, en ce début de 20ème siècle, des projets de vie brutalement brisés, simplement pour assouvir les ambitions hégémoniques d'un souverain orgueilleux et capricieux ? Pour les patriotes, on ne se soumet pas à l'envahisseur : mieux vaut mourir à la guerre que de voir les malheurs de la nation !

En 1914, les grands stratèges français comme britanniques étaient persuadés que ce nouveau type de guerre de tranchées serait une guerre d'usure. Sur le théâtre des opérations militaires, il fallait résister à l'envahisseur allemand, coûte que coûte, pied à pied, dans des tranchées sordides dans lesquelles d'autres types d'envahisseurs faisaient aussi des ravages dans les rangs des soldats fatigués et démoralisés : les rats, les poux, la gadoue quasi permanente.

Quant aux généraux de l'armée française, ils se cantonnaient dans leur Q-G, installés confortablement dans des châteaux à l'abri du feu de l'ennemi et trop souvent coupés de la réalité du front !

Dépourvus de moyens d'observation aériens et de communication rapides, lorsque des mouvements de troupes allemandes sont supposés, les autorités militaires n'ont d'autres possibilité que d'envoyer des éclaireurs au sol dans le « *no man's land* » et même jusque dans les lignes ennemies, allant jusqu'à kidnapper des soldats et gradés allemands afin de les ramener vivants pour les soumettre à interrogatoire.

Repéré par sa hiérarchie comme étant digne de confiance et pour sa connaissance de la langue germanique, Jean Moens fut choisi plusieurs fois pour accomplir ce genre de mission. Il mettait à chaque fois une condition : être accompagné de son jeune et intrépide frère François, de deux ans son cadet. Ils avaient partagé la même chambre d'enfant et avaient fait les quatre cents coups ensemble pendant toute leur jeunesse. François était donc la personne qu'il connaissait le mieux et il pouvait répondre de son frère comme de lui-même.

Ensemble, ils partent silencieux, de préférence par une nuit sans lune, habillés d'une simple tunique sombre, dépouillée de tout élément pouvant les identifier, munis uniquement d'une arme blanche et de l'esprit téméraire qui les caractérisent.

Rampant comme des félins, ils s'infiltrèrent au plus près des cantonnements allemands, observent les positions des pièces d'artillerie, les mouvements de troupes, écoutent les conversations, kidnappent, à l'occasion, une sentinelle ou un officier imprudent.

Le terrain était souvent boueux. Plusieurs rangées de fils de fer barbelés devaient être sectionnées ou contournées. Il fallait enjamber des cadavres en décomposition, se glisser dans des trous d'obus aux odeurs âcres de soufre.

Exposés au feu de l'adversaire, ils communiquaient entre eux par gestes précis et codés. S'ils se sentaient repérés par une sentinelle, ils avaient ordre de la neutraliser avec la lame de leur seul couteau ou de faire le mort, le temps nécessaire avant de rebrousser chemin pour rendre compte de leurs observations à leurs supérieurs.

Toutes ces missions, desquelles ils sortirent indemnes, exigeaient un grand mépris du danger et un sang-froid hors du commun qui ne manquaient pas d'impressionner les troupiers et la hiérarchie.

Physiquement et mentalement épuisés, ils avaient droit de temps en temps à quelques périodes de repos en Grande Bretagne où ils étaient accueillis dans des familles anglaises pour les requinquer avant de reprendre le combat dans cette apocalyptique guerre des tranchées.

Tous les officiers de l'armée belge parlaient le français, mais peu d'entre eux s'exprimaient en flamand. Ce problème de communication nuisible pour la transmission des ordres à la troupe ouvrit une opportunité d'avancement dans la hiérarchie pour les éléments bilingues.

Son bilinguisme et ses exploits remarquables propulsèrent rapidement Jean Moens jusqu'au grade de lieutenant, à qui les autorités militaires confièrent le commandement de la compagnie de discipline du 7^{ème} Régiment de Ligne.

Les hommes versés dans cette compagnie étaient des soldats qui avaient manqué aux ordres par peur, pour désertion ou rébellion, tant les conditions de vie leur étaient insoutenables.

Ce fut sa première véritable expérience de responsabilités, son baptême du commandement, qu'il mènera d'une main de fer dans un gant de velours jusqu'à la fin de la guerre, à la satisfaction de sa hiérarchie.

METAMORPHOSE

Cette rude expérience militaire contribua à aiguïser chez le jeune lieutenant une étonnante détermination à la combativité. Il était très exigeant envers lui-même et envers les hommes qu'il dirigeait. C'est alors qu'il découvrit ses aptitudes innées au commandement.

Lors de ses séjours en Angleterre, il fut introduit dans le cercle très fermé du « *Secret Intelligent Bureau* ». Ce service secret avec ses sections de contre-espionnage et de renseignement étranger a été créé dès 1908 par le gouvernement britannique, sous l'impulsion du Premier Lord de l'Amirauté Winston Churchill, motivé par la menace allemande qui planait déjà sur toute l'Europe. Jean Moens y suivra, en toute confidentialité, cela va de soi, une formation spécifique d'agent secret.

C'est pendant la première guerre mondiale que cette organisation d'un type nouveau remporta ses premiers succès grâce à son réseau d'espions infiltrés dans les pays neutres et occupés. Son appartenance à ce corps secret préfigurera son devenir vingt ans plus tard lorsqu'il entrera dans la résistance armée au cours du second conflit mondial.

Sachant que les historiens considèrent que le bilan humain de cette guerre s'élève à environ 9 millions de morts, soit en moyenne près de 6.000 morts par jour, et que, à elle seule, l'héroïque campagne de l'Yser au cours de laquelle les hommes vécurent pendant trois ans et demi dans des conditions atroces, ôtant la vie à 16.000 soldats belges, je considère sans flagornerie outrancière que c'est par miracle que celle de mon grand-père fut épargnée.

Quant à Julie, sa jeune épouse, seule avec son enfant sur les bras pendant ces quatre années de guerre dans la Belgique occupée, comment a-t-elle vécu cette horrible situation dans laquelle elle a été précipitée malgré elle ?

Imagine-t-on les angoisses qui ont pu l'oppresser chaque soir quand elle se couchait seule en priant pour que son mari lui revienne sain et sauf ? Cinquante ans plus tard, elle en parlait encore.

Dans cette terrible épreuve, elle eut néanmoins la chance d'être entourée par sa famille. Ses parents étaient certes de conditions modestes mais ils avaient de quoi subvenir aux besoins élémentaires de leur fille cadette et son enfant.

Son père, Eugène, qui avait perdu l'usage d'un bras lors d'un coup de grisou dans la mine, avait acquis tant bien que mal la dextérité suffisante pour cultiver des légumes dans son potager et s'occuper d'un petit élevage de basse-cour pour nourrir les siens.

Les nouvelles du front étaient rares et souvent déformées. La presse était censurée. La propagande de l'envahisseur faisait circuler les rumeurs les plus folles. Les nouveaux moyens de communication par les ondes, la TSF, n'en étaient qu'à ses balbutiements et réservés aux militaires. Les civils ne disposaient pas d'informations fiables.

Pour recevoir des nouvelles du front, espérer savoir si son mari, son père ou son fils était toujours vivant, il fallait avoir la chance que les missives n'aient pas été interceptées par l'occupant ou perdues dans les combats.

La population occupée est terrorisée par les troupes allemandes, et plus particulièrement par les régiments de cavalerie Uhlans, qui ont la réputation de s'adonner à des exactions sur leur passage : pillage, incendie, viols,... à l'image du comportement traditionnel des vainqueurs d'autrefois qui considéraient souvent que les campagnes militaires en territoire ennemi étaient considérées comme des expéditions punitives, surtout si les vaincus avaient le malheur de s'insurger.

Dans de telles circonstances, les femmes et les jeunes filles sans protection d'un mari ou d'un père sont des proies faciles pour des guerriers harangués par leurs chefs, avides de sexe et assoiffés de libations bestiales, se permettant tous les abus sous le couvert de l'uniforme et de l'effet de groupe.

Pendant le conflit, plusieurs milliers de civils belges se réfugièrent en Angleterre avec femmes et enfants et participèrent à l'effort de guerre en travaillant dans les usines d'armement dont la plupart sont situées dans la banlieue de Londres.

Pour mettre un terme à ces horreurs, de nombreuses tentatives de négociations secrètes en faveur de la paix eurent lieu, et principalement au cours de l'année 1917.

Mais il faudra attendre le 11 novembre 1918 pour voir la signature de l'armistice qui fit enfin taire les armes.

Néanmoins, les pays vainqueurs resteront sur le pied de guerre pendant quelques temps encore et il fut permis à ma grand-mère de rejoindre enfin son époux à Eerneghem, en Flandre Occidentale, où naquit leur second fils le 22 septembre 1919 qu'ils prénomèrent Albert – en évocation au roi Albert 1^{er}.

Cette guerre a littéralement métamorphosé Jean Moens. D'une jeune recrue inexpérimentée, mais volontaire, il devint un homme aguerri par la discipline militaire, par l'exercice du commandement et l'apprentissage des techniques d'espionnage. Sans oublier les sacrifices consentis et les souffrances subies, cette expérience a définitivement forgé son caractère et inspiré son mode de vie jusqu'à sa mort.

Quant à son épouse Julie, cette séparation imposée l'a inévitablement, elle aussi, transformée par la force des choses. Comment, après de bouleversantes retrouvailles, deux êtres humains unis par le mariage se remettent-ils se remettre de quatre ans de séparation pendant laquelle ils ont vécu des expériences aussi marquantes dans des circonstances tellement différentes ? Chacun doit se réadapter comme il peut à la vie commune en acceptant l'autre tel qu'il est devenu.

Après la victoire, vient l'heure de la reconnaissance pour services rendus à la patrie : Jean Moens reçu de nombreuses médailles militaires pour faits d'armes et de bravoure. Le général et ministre de la Défense Nationale Prosper Kestens eut l'honneur de lui faire savoir que, par Arrêté Royal du 21 juillet 1925, il fut nommé Chevalier de l'Ordre de la Couronne.

A sa démobilisation, il entra dans le cadre des officiers de réserve au grade de lieutenant et revint s'installer avec sa famille à Morlanwelz où ils élurent domicile. Morlanwelz, à cette époque, bénéficiait d'une renommée nationale et même internationale en raison de la notoriété de la famille Warocqué qui y fonda une véritable dynastie de maîtres-charbonniers pendant quatre générations. Trois membres de la famille Warocqué ont renforcé encore leur pouvoir en se faisant élire d'abord bourgmestres, et puis, députés libéraux.

Ces patrons de charbonnages, outre qu'ils se sont constitués une fortune colossale, ont fortement contribué à l'essor de la cité et de toute la région du Centre du Hainaut en misant sur l'industrialisation des ressources charbonnières.

COURTE DETENTE

L'horreur de la Grande Guerre amena la diplomatie mondiale à mettre sur pied la Société des Nations (SDN) dont l'objectif principal concernait le désarmement et la prévention de toute nouvelle guerre.

Cette nouvelle philosophie des dirigeants des grandes puissances pleine d'espoirs, et surtout d'illusions, s'est malheureusement révélée inefficace par manque de moyens et de méthode. Elle ne put empêcher la montée du fascisme principalement en Europe et au Japon.

La guerre ayant coûté très cher – en pertes humaines et en destructions matérielles - à tous les ex-belligérants, les Etats endettés jusqu'au cou auront recours à une forte pression fiscale pour éponger leur endettement et financer le redémarrage de l'économie, sauf aux Etats-Unis où l'industrialisation de la construction automobile et la fabrication en grandes séries d'appareils ménagers électriques vont remporter un immense succès avant d'atteindre les marchés européens. Parmi les pays ravagés figurent paradoxalement les plus grandes puissances coloniales dont les possessions territoriales s'étendent sur tous les continents : la France et la Grande-Bretagne.

Leurs dirigeants ne purent éviter une profonde crise économique, financière et sociale qui s'installa progressivement pendant les années 1920 pour atteindre un pic en octobre 1929 entraînant la faillite de plusieurs institutions bancaires et l'effondrement de la bourse de New-York : effets dominos garantis !

Toujours passionné de sciences et de techniques, Jean Moens rêve de se lancer comme indépendant dans un nouveau secteur de pointe très prometteur – semblable au secteur des télécom d'aujourd'hui - qui est en train de révolutionner tous les modes de transport depuis le début du siècle : l'automobile !

Mes grands-parents s'enthousiasment à cette perspective et investissent à Morlanwelz, centre industriel et d'enseignement florissant, où ils entrevoient un potentiel intéressant pour entreprendre à leur compte dans le secteur de l'automobile. Le hasard faisant parfois bien les choses, l'occasion leur est donnée d'acheter une propriété idéalement placée au centre de la commune et dont la structure convient parfaitement pour réaliser leur grand projet. Il s'agit d'une maison d'habitation comportant trois chambres pour loger la petite famille et flanquée de chaque côté d'un garage y attenants, l'ensemble situé au n° 18 de la rue Courte, juste en face de l'école primaire communale.

Au même moment, en France, la concurrence entre les constructeurs industriels André Citroën et Louis Renault est intense. En 1920, Renault décide de créer un réseau de concessionnaires, y compris en Belgique, auquel adhère mon grand-père. C'est ainsi qu'il ouvrit une concession de véhicules Renault et un atelier d'entretien et réparations de la marque au losange.

Paris audacieux ou esprit visionnaire ? J'ai la conviction qu'il y a eu une subtile combinaison des deux !

La commune de Morlanwelz était traditionnellement administrée par une majorité libérale héritée de la dynastie des Warocqué. Doté d'un caractère profondément indépendant, volontaire et curieux, Jean Moens se constitue rapidement un réseau de relations proche des autorités libérales au pouvoir.

Il fréquente un groupe d'amis dans lequel on retrouve, entre autre, Monsieur Godfroid, secrétaire communal, Monsieur Baijot, commissaire de police et d'autres notables, comme le notaire Reul, le docteur Hubinon ou encore des dirigeants des charbonnages et des industriels de la région qui savaient s'offrir une automobile, produit de luxe à l'époque.

Ce n'est pas pour autant que la famille Moens « *roulait sur l'or* », car les débuts furent difficiles en cette période de grandes incertitudes socio-politiques. Mais Jean Moens se voulait néanmoins rassurant pour les siens grâce à ses compétences techniques, et particulièrement dans le domaine de la soudure, qui lui donnèrent rapidement une excellente réputation au-delà des frontières de la commune.

Julie, quant à elle, n'était pas en reste. Femme volontaire et évoluée, son bon goût et sa créativité firent d'elle une modiste appréciée et reconnue. Encouragée par le climat euphorique des années de reconstruction qui suivirent la fin de la guerre, elle entreprit de réaliser, elle aussi, son rêve : ouvrir une boutique de mode dans une grande ville...et elle porta son choix sur Louvain !? Cette aventure tourna vite au cauchemar et, après deux ans de mauvaises affaires, elle dut renoncer et fermer sa boutique avec une lourde ardoise à apurer et un horrible sentiment de honte pesant sur les épaules qui, en ce temps-là, frappait tout commerçant tombant en faillite !

Heureusement, le garage commençait à rapporter quelques bénéfices permettant de faire vivre la famille malgré les lourdes charges d'investissement consenties en immobilier, matériel et outillage.

Pour cela, Grand-père travaillait d'arrache-pied et contraignit ses deux fils à mettre la main à la pâte - ou plus exactement dans le cambouis - en plus de l'école. Il cueillait mon père à la sortie de l'école et l'empêchait de s'amuser sur le chemin du retour comme nombre de ses camarades. Parce qu'il était le cadet, il était chargé des basses besognes : nettoyage des pièces mécaniques et des locaux, réparation des fuites de pneus, rangement des outils... Il en garda un si mauvais souvenir que quatre-vingts ans plus tard, il répugnait toujours à prendre un balai en main.

Pire encore, les deux frères qui menaient sans histoire, et plutôt brillamment, des études secondaires de latin/grec à l'Athénée de Morlanwelz, furent forcés de bifurquer vers l'Institut Technique pour parfaire leur connaissances techniques pour être efficaces au garage sous les ordres du père...aux grands maux, les grands remèdes !

Après le travail, l'accent était mis sur le sport. Jean Moens se distinguait régulièrement en cross-country, discipline dans laquelle il remporta plusieurs titres de champion. Roland s'adonnait avec succès au football et Albert préférait le tennis qu'il avait l'autorisation de pratiquer sur le court appartenant au notaire Reul, par ailleurs voisin et client du garage pour l'entretien de sa belle limousine. Les loisirs du dimanche se partageaient aussi entre, faire du canot à moteur sur le canal du Centre ou aller admirer les drôles d'engins volants sur l'aérodrome de Nivelles. A d'autres moments, plus rares, lorsque la mélancolie le gagnait, Grand-père se sentait une âme de mélomane et taquinait les cordes de son violon, quitte à faire fuir toute âme qui vive dans la maison...

Roland, athlétique et doué, était devenu la vedette de l'équipe de football locale, et par la même occasion, la coqueluche des jeunes filles. Son cœur fut conquis par Simone Moreau de Leval-Trahegnies, qu'il prit pour épouse alors que des bruits de bottes se faisaient de plus en plus entendre en Allemagne, annonçant des jours plus sombres encore.

Quant à François, le frère d'arme et de tous les coups de force, attiré par le grand rêve américain, il a quitté la Belgique pour tenter l'aventure et s'installe en Californie où il fondera la branche américaine de la famille.

BIS REPETITA

La défaite du Kaiser en 1918, avec pour conséquence la confiscation de territoires réduisant à néant l'empire prussien a fait germer des sentiments de revanche chez nombre d'allemands humiliés, déshonorés, et notamment dans le cerveau d'un simple caporal frustré, piètre artiste peintre tirant le diable par la queue, appelé Adolphe Hitler. Dès 1933, à son arrivée au pouvoir à la tête du parti national socialiste, la voie est libre pour appliquer un régime totalitaire dont tous les ingrédients sont réunis en cette période de précarité matérielle du petit peuple et de fragilité psychologique de la classe moyenne déboussolée. Il s'empresse de mettre au point une stratégie militaro-politico-policrière, réglée comme un véritable rouleau compresseur, avec pour folle ambition la conquête de l'Europe entière et d'y soumettre tous les peuples vaincus.

Pendant ce temps, en France et en Grande-Bretagne, une écrasante majorité de l'opinion publique soutient des gouvernements faibles, naïfs et pacifistes, prônant invariablement le désarmement général cher aux vœux de la SDN croyant encore éviter de nouveaux conflits, et ce, malgré les nombreuses mises en garde lancées par des personnalités compétentes voyant le danger arriver à grands pas, comme le lieutenant-colonel français Charles de Gaulle et le député conservateur britannique Winston Churchill...

Les signaux sont pourtant bien tangibles : le général Franco instaure la dictature en Espagne, le fasciste Mussolini part à la conquête de l’Ethiopie ; Hitler, profitant de la mollesse des dirigeants anglais et français, entreprend un programme de réarmement accéléré, annexe l’Autriche et s’en prend rapidement à la Pologne et à la Tchécoslovaquie...

La méthode nazie est époustouflante : l’armée régulière, puissamment dotée des moyens les plus modernes, prend rapidement possession du terrain avec le soutien de l’artillerie, de l’aviation, et surtout des panzers, véhicules blindés derniers cri écrasant tout sur leurs passages à une vitesse inégalée jusque-là. Dès l’occupation du terrain, elle passe immédiatement la main à la SS et à la Gestapo (polices politiques et militaires) pour assurer ses arrières et implanter une administration fondée sur la terreur qui sera imposée à toute la population de gré ou de force avec l’aide de collaborateurs locaux.

Cette méthode, qu’Hitler fait d’abord expérimenter avec succès en Europe de l’Est en utilisant de fallacieux prétextes, ne fera qu’une bouchée de la petite Belgique, qui se retrouve, à nouveau, au milieu d’un jeu de quilles entre les grandes puissances belligérantes. Elle fut donc obligée, dès 1939, de mobiliser ses maigres forces pour assurer sa défense face aux craintes d’agression bien réelles qui la menace. C’est justement l’année où Albert, le fils cadet, terminait son service militaire à Mons et, pas de chance, il n’eut pas le temps de ranger son uniforme, qu’il reçut l’ordre de départ pour des grandes manœuvres le long du canal Albert, dans la province de Limbourg.

A ce moment, l’armée belge comptait près de 500.000 hommes mobilisés. Jean Moens, capitaine-commandant de réserve, commandait le 21^{ème} bataillon de Génie ; son fils Roland était affecté comme lieutenant dans la cavalerie. Quant à Albert, il servait comme sergent dans un bataillon de chasseurs à pied, responsable d’une batterie d’artillerie anti chars...qui ne tira pas un seul coup de canon durant cette campagne éclair de 18 jours.

Pour ma grand-mère, restée à Morlanwelz, c’est la consternation, elle se retrouve à nouveau seule face à une situation encore plus chaotique qu’en 1914.

Cette fois, c'est non seulement l'épouse qui doit encore déplorer l'absence de son mari parti combattre à la guerre, mais c'est aussi la maman qui voit partir ses deux fils. Ses sentiments d'abandon, ses angoisses, lui reprennent comme un quart de siècle auparavant. Sa situation est pire encore : elle ne peut plus compter sur le soutien de ses parents, décédés entre-temps et se retrouve totalement seule dans un monde hostile, véritablement orpheline.

Dans des circonstances tragiques semblables, la peur paralyse la pensée et rend la plupart des personnes dans l'incapacité de réfléchir de manière rationnelle. L'instinct de survie s'enclenche et la seule issue pour sauver sa peau est de fuir. Grand-mère, la peur au ventre, ne voit d'autre choix : elle rassemble à la hâte quelques effets personnels, ferme la maison et le garage à double tours, et quitte précipitamment Morlanwelz fin mai 1940 pour rejoindre les colonnes formées par des milliers de réfugiés jetés sur le chemin de l'exode vers le sud de la France, comme d'interminables troupeaux de moutons de panurge. Les risques sont probablement aussi grands que si elle était restée chez elle car la fatigue, la famine, les intempéries, la promiscuité, le harcèlement de l'ennemi, sont autant de périls qui menacent ces pauvres gens déboussolés.

Au plus haut niveau de l'Etat belge, la situation est dramatiquement semblable et une question importante se pose : le roi Léopold III doit-il rester au pays ou évacuer avec son gouvernement ? Le souverain, à l'instar de son père en 1914, estime qu'il sera plus utile à son peuple et à son armée en restant en Belgique occupée, alors que le premier ministre, Hubert Pierlot, le prie instamment d'évacuer en France comme il le fait lui-même avec plusieurs ministres, dont Paul-Henri Spaak, ministre des affaires étrangères. De fortes dissensions apparaissent entre les deux hommes, ce qui ne fut pas sans influence sur ce qu'on appellera après la guerre « la question royale ».

Bien des années après la guerre, mon père m'avoua qu'à l'époque, il en avait voulu à sa mère d'avoir quitté la maison familiale et le garage en raison du fait que lorsqu'ils sont rentrés au bercail tout avait été pillé et saccagé. Il fallut tout recommencer à zéro. Mais l'essentiel n'était-il pas de se retrouver tous les quatre sains et saufs ?

Aujourd'hui, en Europe pacifiée, nous voyons souvent avec un œil critique ces mêmes phénomènes de migration des populations lorsqu'elles viennent d'Afrique et du proche Orient, fuyant, elles aussi, leur pays en guerre, alors que nos grands-parents ont agi à l'identique dans les mêmes circonstances. Sommes-nous soudain frappés d'amnésie ? Devenons-nous particulièrement égoïstes ou plus peureux ? Je me demande ce qu'en penseraient nos anciens...

Après cette brève campagne militaire qui dévasta la Belgique entière, les allemands appliquèrent immédiatement leur plan machiavélique en y installant une dictature organisée avec la complicité de traîtres et opportunistes locaux.

Jean Moens et ses deux fils sont faits prisonniers de guerre et rassemblés en colonnes à pied vers l'Allemagne où, d'après les rumeurs qui circulent, ils seront soumis aux travaux forcés pour contribuer à l'effort de guerre ennemi. Une telle perspective était inacceptable. Albert, sentant la souricière se refermer n'a qu'une idée en tête, une obsession : s'évader !

Profitant de la traversée d'un village dans la région de Tongeren, il mit rapidement un plan à exécution. Bravant la vigilance des soldats qui encadraient la colonne de prisonniers, d'un bond, il sauta par-dessus une haie et resta couché, à plat ventre, immobile, jusqu'à la nuit tombée. Aidé par des habitants à se trouver des vêtements civils, il prit le risque d'arrêter un camion qui se dirigeait vers Bruxelles. Monté à bord du véhicule, il en descendit à Vilvoorde d'où il rejoignit Morlanwelz à pied avec un autre fugitif.

A partir du 28 mai 1940, la Belgique étant totalement occupée par l'armée allemande, Hitler voulut l'annexer purement et simplement au Reich en asservissant le peuple belge et en cherchant, pour se faire, la complicité des mouvements nationalistes flamands et des « *collaborateurs* » infiltrés à tous les niveaux de pouvoirs de l'administration publique.

Jean Moens, prisonnier depuis le 28 mai 1940, est, quant à lui, interné à l'Oflag de Colditz à Buchenwald, près de la ville de Nordhausen, dans le centre de l'Allemagne d'où il sera libéré le 22 août 1940 avec d'autres officiers portant un nom à consonance flamande.

Par cette manœuvre, les allemands espéraient les compter parmi leurs collaborateurs...mais ils ne pouvaient soupçonner les sentiments patriotiques de ceux qu'ils libéraient !

L'opposition au régime nazi prend naissance petit à petit dès 1941 avec le soutien des messages d'espoirs diffusés régulièrement sur les ondes de la BBC. Des réseaux se forment dans la clandestinité partout dans le pays pour organiser la résistance.

Rentrés tous les trois à la maison par leurs propres moyens, mon grand-père, mon oncle et mon père, constatant le pillage du matériel du garage, se retroussèrent les manches pour reprendre l'activité petit à petit. Pendant ce temps, Grand-mère, n'alla pas bien loin sur les routes de l'exil. La fatigue, la solitude, la précarité eurent rapidement raison de cette aventure, et comme par instinct, elle eut la prémonition qu'elle devait rentrer chez elle, là où étaient ses repères, là où elle avait les meilleures chances de retrouver sa famille dispersée par l'absurdité de la guerre...là où, avec un peu de chance, elle ne serait plus orpheline.

Une nouvelle vie devait maintenant s'organiser rapidement. La réouverture du garage était indispensable pour subsister, mais avec l'occupation allemande il fallait désormais tenir compte de nombreuses pénuries dans tous les domaines : nourriture rationnée, matériel et outillage manquant, pièces de rechange non disponibles, carburant réquisitionné, faits et gestes surveillés.

La population se divise en trois catégories : d'un côté les collaborateurs du régime par peur de représailles, par opportunisme ou par adhésion à l'idéologie hitlérienne ; à l'opposé, les résistants au régime par patriotisme ou par rejet de la dictature du national-socialisme.

Entre ces deux catégories antagonistes, une troisième frange de la population avait opté pour le « *ni oui-ni non* », dans laquelle se retrouvait beaucoup de commerçants et d'artisans indépendants qui, pour préserver l'activité qui leur permettait de vivre, ont choisi cette forme de neutralité.

Les pays occupés sont très affaiblis et ploient sous le joug de l'ennemi. Même la Grande-Bretagne est au bord de l'épuisement et manque cruellement de moyens pour lutter contre les bombardements incessants des grandes villes anglaises et les sombres perspectives d'invasion par les troupes allemandes sapent le moral. Winston Churchill, devenu Premier ministre et ministre de la défense de l'empire britannique, supplie le président des États-Unis à s'engager au secours du vieux continent, notamment dans la « *Bataille d'Angleterre* ». Ce dernier fait la sourde oreille et ne consent, avec l'accord du Congrès américain, qu'à fournir une aide purement matérielle.

Mais dans une guerre, les plans prévus sont le plus souvent modifiés, déjoués, remplacés en raison des circonstances, du hasard, des erreurs de stratégie. Cela se vérifiera le 6 décembre 1941 par un spectaculaire retournement de situation : le Japon attaque la base de l'US Navy à Pearl Harbor dans l'océan Pacifique, ce qui va entraîner la grande puissance américaine dans la guerre. Cet événement va changer le cours de l'histoire et assurer la victoire finale aux Alliés. Les américains vont anéantir l'expansion japonaise, les russes vont résister sur le front de l'Est et la coalition alliée va débarquer en Normandie... Hitler a virtuellement perdu la guerre, son destin est scellé !

SAINT GERY A UNE DOUBLE VIE

Chez les Moens, le sentiment de patriotisme est solidement ancré et il n'est pas question de capituler, d'abandonner le combat. Ce patriotisme est la manifestation d'un amour profond pour la nation qui, à chaque grande crise, se mobilise pour s'élever contre les entraves à la destinée du peuple souverain.

Dès la capitulation de la Belgique, mon grand-père et ses deux fils, pétris de sentiments de rébellion contre l'injustice et l'oppression, décidèrent d'entrer en résistance d'une manière ou d'une autre.

Morlanwelz et les alentours constituait un énorme potentiel pour la résistance, tant dans les milieux industriels, que dans les milieux intellectuels, de par l'existence sur son territoire des charbonnages de Mariemont, de la cimenterie de Cronfestu, de l'usine de construction mécanique Baume-Marpent, de l'Athénée Provinciale et de l'Ecole Industrielle de l'Etat.

Cette concentration de moyens socio-économiques fit que plusieurs réseaux de résistants opéraient sur le territoire de Morlanwelz dont les plus actifs étaient le « *Groupe G* » et l'Armée Secrète (AS) laquelle se distinguait des autres mouvements par son statut militaire bénéficiant de la confiance absolue du gouvernement belge en exil à Londres.

La résistance recrutait prioritairement des volontaires et sympathisants auprès de personnes travaillant dans les administrations publiques, la gendarmerie, ou des personnes influentes dans les entreprises, afin de faciliter l'accès aux renseignements nécessaires à la préparation des opérations.

Vu ses excellents états de services militaires durant la première guerre mondiale et notamment au sein du SIS britannique, Jean Moens fut approché dès 1941 par les responsables de l'AS et se vit confier, sous le pseudonyme

« *Saint Géry* », le commandement du secteur B de la Zone 1, décliné en refuges B10, B20, B30 et B40. C'est-à-dire, une portion de territoire se situant entre Mons et Charleroi, ce qui correspond environ à ce que l'on appelle aussi la Région du Centre.

Il recevait ses ordres directement du général Albert Vandezande, commandant du IVème Génie, et dirigeait toutes les opérations militaires contre l'ennemi dans son secteur. Ces opérations étaient principalement : du renseignement, des sabotages, la réception et la distribution d'armes et de matériels venant principalement d'Angleterre par parachutages.

Le caractère secret des opérations était impératif et toutes les précautions étaient prises pour éviter que la SS et la Gestapo ne puissent connaître les noms des activistes armés, ni déjouer les opérations de l'AS.

Le lieu des réunions changeait régulièrement. Il n'était révélé qu'à la dernière minute et uniquement aux personnes concernées afin d'éviter toute dénonciation qui pourrait mettre en péril les membres du réseau et leurs familles.

Par mesure de précaution, Grand-mère était évidemment tenue à l'écart de tout ce qui concernait l'AS de manière que si, par malheur, elle était interrogée ou torturée par les allemands, elle ne sache donner aucune information qui puisse nuire à l'organisation armée.

Les nombreux témoignages verbaux des anciens combattants et une cinématographie abondante sur cette période de notre histoire, nous montrent, aujourd'hui encore, un aperçu du climat particulièrement pesant qui pouvait régner dans de telles circonstances au sein des familles.

Dans le cercle familial, avec le père et les deux fils étroitement impliqués dans la résistance, on imagine facilement l'ambiance parfois lourde qui devait régner au cours des repas de famille...Comment faire croire à son épouse, à sa mère, que tout va bien pour la rassurer, alors que leur vie pouvait être mise en danger de mort d'un instant à l'autre ?

De même, comment écouter les « *messages personnels* » codés destinés aux chefs des mouvements de résistance par les émissions de la BBC en langue française sans mettre en danger toute la maisonnée ?

L'écoute de ces émissions était strictement interdite sous peine de sanction et faisait l'objet d'un puissant système de brouillage des ondes hertziennes pour les rendre difficile à capter. Toutes les organisations de résistance actives dans les pays occupés avaient un besoin impérieux de communiquer avec leurs autorités réfugiées à Londres, devenue la capitale de tous les opposants à la dictature nazie. Les responsables des opérations clandestines devaient absolument transgresser cette interdiction pour mener à bien leurs missions.

Ce moyen de communication était plus efficace et moins dangereux que l'utilisation de postes émetteurs en morse, lourds et volumineux à transporter. De plus, les temps d'émission en morse étaient trop longs au regard de la performance de la chasse goniométrique pratiquée par la Gestapo.

Que d'émotions stressantes nourries chaque jour par la peur, l'incertitude, le doute, le rationnement, la crainte de la délation... qui plombaient inévitablement le moral d'un peuple ployant sous le joug de l'occupant !

Ainsi, le lieu où nous vivons, où se situe le centre de nos occupations, et l'époque à laquelle nous appartenons, sont toujours déterminants pour façonner notre destin.

Certains, dans l'oppression, s'enfonceront dans le désespoir, la dépression, ou même le suicide. D'autres, seront stimulés et relèveront la tête coûte que coûte, au péril de leur vie, pour combattre l'ignominie, pour résister à l'infâme.

De tout temps, les mêmes causes ont produit les mêmes effets, malgré les progrès intellectuels et philosophiques acquis au fil des siècles.

Le commandant Moens avait insufflé ses sentiments de liberté et de révolte contre l'ennemi à ses deux fils et les galvanisaient pour que, comme lui, ils embrassent la noble cause de la lutte pour la libération du territoire national dans les rangs de l'Armée Secrète.

Que ce serait-il passé si l'un d'eux s'y était opposé ? Si l'un d'eux avait déserté ? Si l'un d'eux avait préféré collaborer avec l'ennemi ? La colère et la honte auraient assombri l'honneur de la famille. Non, ils étaient tous les trois taillés dans l'étoffe des héros ! La situation était devenue pour eux, à ce point, insupportable, que rester en vie n'était plus une priorité donnant ainsi à ces hommes l'énergie et le courage de poursuivre le combat.

A cette époque, les jeunes gens de la région se rendaient fréquemment à La Louvière, la ville la plus proche, pour tenter de se divertir un peu malgré les temps difficiles qu'ils subissaient.

Cette jeunesse n'avait connu du monde qu'une multitude de crises politiques, économiques et institutionnelles cumulées qui, entre laxisme et austérité, ne leur donnaient que peu de perspectives d'avenir.

Que pouvaient espérer les jeunes dans de telles circonstances ? Ils avaient inscrit dans leur mémoire les récits que leur avaient raconté leurs parents sur les horreurs de la guerre précédente et étaient contraints de vivre, eux aussi, un conflit d'une pareille atrocité et d'une ampleur géopolitique encore plus vaste.

Lors d'une sortie à La Louvière, mon père fit la connaissance de ma mère, Suzette Bienfait, une jeune fille issue de la bourgeoisie catholique locale que tous trouvent jolie et particulièrement douce.

Mon père, tombé sous le charme irrésistible de Suzette, se mit à fréquenter de plus en plus souvent les établissements où aimait se retrouver la jeunesse louviéroise au lieu-dit « *drapeau blanc* ».

Il menait lui aussi une double vie : d'une part, il avait été engagé à l'usine de L'Union Chimique Belge (UCB) à Havré, près de Mons, en qualité de contremaître ; et, d'autre part, il participait aux opérations clandestines de l'AS organisées sous les ordres de son père.

Un jour, après avoir participé la veille à une opération de sabotage de nuit à Seneffe, où se trouvait la résidence du général von Falkenhausen, Gouverneur militaire de la Belgique occupée, mon père est demandé au bureau par deux inconnus, alors qu'il se trouvait au fond de l'atelier de l'usine.

Méfiant, flairant à nouveau la souricière, il ne se présenta pas à l'appel du concierge et alla se cacher toute la nuit dans une grande citerne vide à laquelle il dut son salut.

Plus tard, il dut se cacher plusieurs fois dans un faux plafond du magasin de son futur beau-père à La Louvière pour échapper aux rafles organisées par la Gestapo à la recherche des résistants. Sa cachette n'a jamais été découverte.

Début 1944, les Alliés progressent à grands pas dans les préparatifs d'un débarquement massif en Normandie, avec l'aide des mouvements de résistance actifs à l'intérieur du pays. Parmi ces préparatifs, figuraient l'intensification des bombardements des endroits stratégiques pour servir un double objectif : ouvrir la voie aux troupes alliées et désorganiser la retraite des allemands.

Des renforts en matériels étaient nécessaires pour permettre aux résistants de mener à bien des missions de guérilla sur le territoire occupé et infliger à l'ennemi un maximum de pertes.

Dans notre région, de nombreuses missions avaient comme objectif le sabotage d'installations ayant un caractère stratégique : les châteaux d'eau, les câbles téléphoniques, les ponts et voies de chemin de fer, les poteaux de signalisation, les lignes électriques à haute tension, etc...

Dès 1943, des services basés à Londres, sous le contrôle de la Royal Air Force (RAF), avaient sélectionné des terrains de parachutages d'hommes et de largage de matériel.

Pour être homologué, le terrain devait répondre à des conditions rigoureuses : dimensions suffisantes, le sol doit être le plus plat possible ; ne comporter ni cours d'eau, ni fossé, ni haie ; se trouver éloigné d'une agglomération et des routes principales ; être assez proche d'un bâtiment dans lequel on peut rapidement cacher le matériel avant de l'acheminer vers sa véritable destination sans se faire repérer.

Pour le secteur B de la Zone 1, plusieurs terrains ont été sélectionnés, dont celui situé entre Binche et l'abbaye de Bonne Espérance, à l'orée du bosquet dit « Menu-bois ». Il sera identifié par la lettre « L », première lettre du nom de code « *Limande* » qui sera utilisé dans les fameux « *messages personnels* ».

Les opérations de parachutage et de largage sont minutieusement préparées des deux côtés de la Manche et sont annoncées par les messages codés sur les antennes de la BBC et, pour des questions évidentes de sécurité, elles sont confirmées plusieurs fois avant d'envoyer un avion qui se présentera généralement par une nuit de pleine lune.

Les attentes sont souvent longues pour des raisons de mauvais temps ou d'accrochage avec l'artillerie allemande, quand elles ne sont pas tout simplement reportées ou annulées.

A l'occasion d'une de ces opérations, le jour J, à l'heure convenue, une équipe d'une dizaine de résistants parmi les plus fiables, se rendirent à la ferme Garlement située sur la commune de Waudrez-lez-Binche dans l'attente d'un parachutage.

A l'approche de l'avion pour repérer le terrain de largage, les résistants se mirent à découvert pour envoyer des signaux lumineux vers le ciel et baliser le terrain.

Mais une fuite d'information avait alerté les allemands qui s'étaient postés en embuscade. Ils massacrèrent tous les résistants sur place à la mitrailleuse et l'avion repartit avec sa cargaison.

Depuis la libération, un monument a été érigé sur les lieux du drame et l'événement est commémoré tous les ans, le premier dimanche de septembre.

D'autres types d'opérations militaires n'ont pas épargné notre région, comme par exemple, les bombardements aériens des Alliés qui visaient la destruction de la gare de formation d'Haine-Saint-Pierre toute proche de La Louvière.

Des tonnes de bombes ont été déversées et eurent pour conséquence : une centaine de tués, des centaines de blessés et plus d'un millier d'immeubles atteints.

Un soir, au cours d'un de ces raids aériens, le hasard fit que mon père, se trouvant à La Louvière, avait prévu de rentrer à Morlanwelz en tramway avec son ami Henri Dujardin, il retarda son retour et resta à La Louvière auprès de sa dulcinée...en quelle que sorte, elle lui sauva la vie !

Le lendemain, il se précipita pour prendre des nouvelles de son ami et il apprit que celui-ci avait été pris dans le bombardement et s'en était sorti avec l'amputation d'une jambe. Son destin ne l'avait pas épargné et il survécut avec ce douloureux souvenir dans sa propre chair pendant une trentaine d'années.

Les opérations pour affaiblir l'ennemi se faisaient de plus en plus nombreuses par le fait que les réseaux de résistance étaient de mieux en mieux organisés et que la reconquête des pays occupés était en préparation par les Alliés.

La tournure des événements en faveur des Alliés rendait les allemands de plus en plus nerveux. Arrestations, représailles aveugles et exécutions sommaires se multipliaient. La chasse aux responsables de la résistance s'intensifiait.

Mon grand-père avait construit une cachette au fond de son jardin. Il s'agissait d'un boyau souterrain en briques et en tôles d'acier dissimulé sous des buissons dans lequel il fallait se tenir accroupi. Cette construction servait également d'abri en cas de bombardement.

Dans la nuit du 13 avril 1944, la Gestapo procède à l'arrestation de plusieurs résistants et amis de Jean Moens : Mrs Thieffry, Demarteau, Vincent et Givron, membres du Groupe G. Tous furent expédiés dans les bagnes nazis d'où ils décédèrent.

Le lendemain, 14 avril 1944, dès 7h00 du matin, Jean Moens se trouve chez lui. Il travaille dans son garage, au montage d'un gazogène sur un camion de l'administration communale de Morlanwelz, aidé par un jeune ouvrier mécanicien. Tout à coup, un agent de la Gestapo et deux gendarmes allemands font irruption dans le garage et arrêtent mon grand-père. Inutile d'essayer de s'échapper, le quartier est encerclé.

Ses deux fils, Roland et Albert, n'étaient heureusement pas présents et prendront très rapidement part à la relève puisqu'ils étaient au courant de quasi tout sur les opérations en cours.

Dans Morlanwelz (6.000 habitants à l'époque) la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Tout le monde était sidéré de la capture du chef de la résistance locale.

Y-a-t-il eu trahison parmi les membres de l'AS ? Quelqu'un aurait-il parlé sous la torture ?

Les allemands avaient-ils un espion infiltré au sein du réseau ?

Y-a-t-il eu dénonciation par un « *collabo* » pour un mobile d'ordre matériel ou idéologique ?

Bien entendu, dans le climat d'insécurité et de suspicion de cette période, il y avait davantage de risques de se faire repérer lorsque l'on comptait trois activistes dans la même famille. La moindre imprudence de l'un d'eux pouvait évidemment être fatale pour toute la famille.

On peut se demander si le (ou les) responsable de son arrestation en avait bien mesuré toute l'importance ?

Voilà bien des questions sans réponse formelle ! Mais pour moi, il n'y a aucun doute, en remontant la cascade des ordres donnés, l'assassin de mon grand-père, le vrai tueur, est celui qui a lâché l'information nécessaire et suffisante pour permettre de procéder à son arrestation ! La machine infernale de la barbarie nazie n'avait plus, alors, qu'à accomplir son œuvre destructrice.

Même si des soupçons ont pesés sur quelques personnes, aucune preuve n'a pu élucider ce mystère que mon père a cherché en vain de percer pendant de très nombreuses années.

Désormais, l'arrestation du commandant Jean Moens fait partie des énigmes enfouies dans les ténèbres de l'humanité ainsi qu'il en est pour d'innombrables victimes de la barbarie.

Conduit d'abord à la prison de Charleroi jusqu'au 23 mai 1944, d'où il est dirigé, à nouveau, vers le camp de concentration de Buchenwald, dans lequel il avait été prisonnier de guerre lors de la campagne des 18 jours en août 1940.

Cette fois, étant donné son arrestation en tant que résistant, il aura le statut de prisonnier politique sous le numéro de matricule 158.14986. De là, il sera envoyé le 06 juin 1944 à Dora, l'un des plus sinistres camps de travaux forcés conçu par les nazis.

L'ENFER CONCENTRATIONNAIRE

L'origine des camps de concentration en Allemagne date de 1933. Ils ont été fondés en vue de suppléer aux prisons déjà remplies d'adversaires à la dictature hitlérienne. Ils avaient pour but de supprimer progressivement les opposants au régime et de faire régner un climat de terreur pour décourager toute tentative de résistance des masses populaires.

Jusqu'en 1938, les camps de concentration étaient peuplés exclusivement d'allemands. A partir de l'année suivante, l'on vit l'extension de ce système carcéral par la construction de nouveaux camps pour y interner des prisonniers venant des territoires envahis, en commençant par l'Autriche, la Pologne, et la Tchécoslovaquie. Suivront ensuite l'internement de ressortissants des pays occupés, dont la Belgique dès le milieu de l'année 1940.

Les détenus étaient affectés d'abord à des tâches nécessaires au fonctionnement du camp. Par la suite, ils ont été mis au travail pour le compte d'entreprises d'Etat et privées qui contribuaient à l'économie de guerre, comme Siemens, Krupp, BMW, Messerschmitt, Heinkel, etc.

A partir 1942 jusqu'à la fin de la guerre, les autorités nazies ont confié l'administration des camps à la SS qui n'avait pas son pareil pour exploiter les détenus jusqu'à ce que mort s'en suive par épuisement physique et moral. Sans oublier les exécutions sommaires au moindre prétexte.

Les conditions de travail sont imposées par les commandants des camps suivant les directives fixées par Himler et mises en œuvre par Pohl, inspecteur des Kommandos (logements de prisonniers) : rendement maximum, durée de travail illimitée, pause interdites en dehors des repas de midi...

Les détenus devenaient de véritables robots humains souvent décharnés, désarticulés, par maltraitance, malnutrition et manque de soins.

Au cours de cette année 1942, le Reich avait un besoin énorme et urgent de main-d'œuvre pour alimenter en armes, munitions, vivres et équipements, l'offensive militaire insensée d'Hitler sur le front russe, et pour tenter la reconstruction de nombreuses villes allemandes de plus en plus détruites par les bombardements massifs des Alliés anglo-américains qui prenaient petit à petit la maîtrise du ciel.

Les défaites allemandes successives en Russie et en Afrique du nord donnèrent à la guerre un tournant auquel ne s'attendait pas Hitler et ses conseillers. Les besoins en armement devinrent extrêmement cruciaux et des ordres sont donnés pour en augmenter la production par le travail forcé des détenus dans les camps de concentration. La construction d'avions et d'installations anti-aériennes étaient devenues prioritaires.

Il en résulte que les camps de concentrations avaient un double but : politique et militaire. Une certaine rivalité s'est d'ailleurs faite jour entre les chefs de la SS qui voulaient se servir des camps aux fins d'extermination des détenus, et, les chefs de l'armée, qui avaient comme objectif la production d'armes.

Les camps étaient répartis dans toute l'Allemagne, et même dans certains pays occupés, pour se trouver à pied d'œuvre des usines de production du matériel nécessaire à l'effort de guerre.

Coïncidence ou non, le secteur de l'aviation avait toujours fasciné mon grand-père qui s'était particulièrement intéressé à ses aspects techniques dans l'entre-deux guerres.

Pour bien mesurer l'ampleur de la main-d'œuvre mise au travail forcé par les allemands, il est intéressant de mentionner que pour l'ensemble des camps de concentrations, les historiens estiment que de +/- 25.000 détenus en 1933 (des allemands principalement), la population carcérale est passée à +/- 120.000 en 1943 et à +/- 750.000 en 1945.

LA BOTTE SECRETE D'HITLER

La vitesse d'exécution et la puissance de feu sont des éléments importants faisant partie de la stratégie militaire. Depuis le début des années 1930, une équipe de chercheurs allemands avait pour mission de travailler sur un programme de fabrication de fusées sous la houlette du ministère de l'armement. Les travaux de ce programme avaient été entamés dans une base militaire installée sur une petite île de la mer Baltique à l'abri des regards indiscrets et devaient rester « secret militaire » à tout prix.

Après avoir expérimenté plusieurs prototypes, les travaux de recherche ont aboutis sur la mise au point des tristement célèbres V1 et V2. Les V1 sont des bombes volantes de 2.000 kg dont 1.000 kg d'explosifs se déplaçant à +/- 500 km à l'heure. Quant aux V2, ce sont des fusées télécommandées capables d'incendier des objectifs situés jusqu'à 350 km de leur rampe de lancement, transportant une tonne d'explosifs à une vitesse de 5.000 km à l'heure... incroyable pour l'époque !

Lorsque les anglais eurent vent que Londres et de nombreuses villes anglaises étaient menacées d'être mises à feu et à sang par ces nouvelles armes destructrices, le gouvernement britannique pris cette menace très au sérieux et déclencha l'opération « *hydre* » pour tenter d'empêcher la fabrication de ces nouvelles armes, qui, selon la croyance de Hitler lui-même, devaient peser sur le sort de la guerre.

Puisque les nazis voulaient garder secrète la fabrication de ces armes nouvelles, et qu'il fallait trouver un lieu pour fabriquer ces engins de mort à l'abri des bombardements Alliés, un endroit approprié fut retenu : le site de Dora.

Il s'agit d'une ancienne carrière souterraine qui avait été exploitée depuis la guerre précédente pour y extraire du gypse, la matière de base à la fabrication de l'ammoniaque.

L'aménagement de l'usine d'assemblage des armes secrètes comprenait le creusement de trois grands tunnels reliés entre eux par des dizaines de galeries. Des détenus venus principalement du camp de Buchenwald ont été amenés sur place pour effectuer ces travaux ainsi que la construction de baraquements pour les loger.

Les travaux débutèrent en aout 1943, et les premiers V1 sont sortis de la chaîne de montage en janvier 1944. La charge d'explosifs devait y être incorporée dans une autre usine afin de les rendre opérationnelles. Les V1 ont commencé à incendier les grandes villes anglaises à partir de la mi-juin 1944. Quant aux V2, ils se sont ajoutés aux V1 à partir de septembre 1944.

Les autorités nazies insistaient pour que l'usine atteigne une production maximum. Ce qui nécessitait un nombre impressionnant de détenus subissant des conditions de vie effroyables. Selon une statistique datée du 1^{er} novembre 1944, le site de Dora comptait un total de 32.471 détenus. Soit, l'équivalent de la population actuelle d'une ville comme Binche ou Nivelles, chiffre auquel il faut ajouter le personnel de surveillance et de gestion du camp, ainsi que les ingénieurs et techniciens nécessaires.

Pour maintenir le caractère secret des nouvelles armes fabriquées à Dora, la politique concentrationnaire qui distinguait le camp de Dora des autres camps, était qu'aucun prisonnier ne devait en sortir vivant ! Ils étaient donc surveillés de très près pour qu'ils n'aient aucun contact avec l'extérieur. Raison pour laquelle peu d'informations ont exfiltré de ce camp en dehors des témoignages des rescapés au moment de la libération en 1945.

Pour les personnes de ma génération qui n'avons pas vécu de guerre, ni de dictature, ni de famine dans notre pays, il est difficile de s'imaginer à quel point étaient insupportables les conditions de vie des prisonniers dans les camps.

Selon les témoignages poignants des rescapés, ils étaient cruellement sous-alimentés. Ils n'avaient bien souvent droit qu'à un ersatz de café et un quignon de pain le matin ; un maigre bouillon à midi ; et le reste de pain le soir. Logés dans des baraquements Insalubres, ils avaient le crâne rasé et recevaient pour tout habillement une tenue de bagnard pour les déshumaniser.

Forcé à travailler dans les galeries souterraines sombres et humides de Dora, Jean MOENS, se retrouve, près de cinquante années plus tard, replongé dans des conditions de travail lui rappelant les heures les plus pénibles de son enfance, lorsqu'il était contraint de descendre dans les mines de charbon pour rapporter quelques sous à sa famille.

Malgré les horribles conditions de vie et l'état d'épuisement dans lequel il se trouvait, il eut le courage de rassembler ses dernières forces pour, d'une part, échauffer un plan d'évasion et, d'autre part, mettre à profit ses connaissances techniques en vue de saboter la chaîne de montage des V2 sur laquelle il était affecté.

En le désignant à ce poste, les allemands n'avaient, semble-t-il, toujours pas compris sa détermination à lutter contre l'ennemi coûte que coûte, ni le danger potentiel qu'il pouvait représenter en terme de sabotage. A moins qu'ils aient programmé sa mort en l'envoyant au camp de Dora...

La première hypothèse est la plus vraisemblable, car les critères d'attribution des postes de travail étaient des critères de nationalité ou de connaissance de la langue germanique, plutôt que des capacités professionnelles.

Dans le camp, des ententes clandestines se nouaient entre les détenus pour saboter, ou du moins ralentir, le travail auquel on les astreignait.

Tout grain de sable pouvant gripper ne fut-ce qu'un petit rouage de l'énorme machine de guerre nazie était pour beaucoup de détenus la principale motivation qui les maintenait en vie. Cela dépendait du poste de travail auquel ils étaient affectés. En assignant un officier du Génie, particulièrement compétent en mécanique et en soudure, et qui, de surcroît, avait eu des responsabilités dans la résistance armée, à travailler sur la chaîne de montage des V2, les allemands firent, en quelque sorte, entrer un loup dans la bergerie...

Encouragé par les victoires successives des Alliés sur les fronts de guerre en Europe, le commandant Moens ne laissera pas passer cette occasion exceptionnelle d'accomplir son devoir de patriote jusqu'au bout en sabotant, tant que faire se peut, les armes de destruction massive les plus terrifiantes de l'époque.

Le 2 septembre 1944, alors qu'il croupit dans cette usine morbide, une lueur d'espoir d'en sortir vivant s'illumine : les armées alliées entrent en Belgique et le lendemain Bruxelles est libérée par les troupes britanniques et les belges de la Brigade Piron.

Malheureusement, surpris par un surveillant ou dénoncé par un mouchard, il est interpellé et traduit devant le chef du camp. La sentence est immédiate et sans appel : Jean Moens est décapité le 30 novembre 1944, la veille de son cinquante-cinquième anniversaire, aux motifs de « *sabotage sur les V2 et tentative d'évasion* ».

Le jour de sa décapitation, les allemands savaient que la situation avait tourné à leur désavantage, que la 2^{ème} division blindée mise sous la direction du général français Leclerc avait repris Strasbourg depuis le 23 novembre et prenait pied en Allemagne, se rapprochant irrésistiblement de Dora. Il fallut attendre jusqu'au 11 avril 1945 pour que les troupes américaines libèrent le camp. Si mon grand-père avait pu survivre 132 jours de plus, il aurait été délivré de cet impitoyable enfer et aurait pu savourer, au milieu des siens retrouvés, la victoire contre l'opresseur pour laquelle il s'est si vigoureusement battu, ainsi que la satisfaction de voir ses combats et sacrifices récompensés!

Sans se tromper, on peut affirmer que les événements qui ont rythmés sa vie, et celle de ses contemporains, ne les ont vraiment pas épargnés.

Mais revenons à notre époque, d'un point de vue philosophique, sans une bonne connaissance de ce passé à la fois glorieux et douloureux, nombre de jeunes peuvent s'interroger sur ce qui a poussé ces hommes à prendre autant de risques pour leur propre vie ? Si de tels sacrifices en valaient vraiment la peine ? Après tout, l'Allemagne d'aujourd'hui est un pays démocratique et prospère, où il fait bon vivre ! On peut donc constater qu'il y va de l'époque et des lieux où nous emmène notre destin. Sur le destin, commun à tous les hommes, à tous les êtres vivants, la seule chose que nous savons est que nous allons tous mourir. Seule égalité à laquelle personne ne peut se dérober mis à part le suicidaire qui force son propre destin, ou le terroriste qui programme sa mort au même moment que celle de ses victimes. Aujourd'hui, comme hier, nul ne sait quand, où, ni comment notre vie s'arrêtera. Quant à l'hypothèse selon laquelle, dans certaines circonstances particulièrement difficiles, sauver sa propre vie n'aurait pas le même sens en temps de guerre qu'en temps de paix, paraît pleinement se justifier.

Alors, pour tous les combattants de la liberté, pour tous les patriotes qui défendent leur territoire, leurs valeurs, leur culture, il semble évident qu'ils raisonnent en fonction des conditions exceptionnelles dans lesquelles ils se trouvent, et que ces hommes sont de la trempe de ceux qui servent l'humanité et leur patrie par leur courage, leur détermination, leur sens de l'honneur : ingrédients dont toutes les sociétés humaines ont besoin pour les faire évoluer vers la paix et la prospérité. Beaucoup d'hommes ont besoin de donner pareil sens à leur vie. Le commandant Moens fut assurément de ceux-là !

Après la libération, ce fut une période transitoire au cours de laquelle les affaires sont reprises par l'administration belge. Ma grand-mère et ses deux fils orphelins sont plongés dans une profonde inquiétude pendant de longs mois avant d'apprendre, qu'il n'y avait plus d'espoir que Grand-père revienne dans son foyer et il n'a pas été possible de rapatrier sa dépouille mortelle en Belgique.

Ce n'est qu'à force de recherches personnelles pour trouver des témoins oculaires ou tout indice sérieux permettant de recouper les informations obtenues, que nous avons pu connaître les motifs invoqués pour lesquelles il fut sauvagement tué par ses bourreaux nazis.

Des années plus tard, je voyais encore Grand-mère les larmes aux yeux quand elle me racontait les épisodes tragiques de sa vie. Elle resta inconsolable de la perte de son illustre mari pour lequel elle vouait, plus qu'une admiration, un véritable culte !

En remerciements pour ses états de service à la nation, le commandant Jean MOENS reçut de nombreuses distinctions honorifiques et fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel à titre posthume par le Roi.

Enfin, pour perpétuer le souvenir de cet infatigable combattant et de ses compagnons d'arme au service de leur patrie chérie, chaque année, début septembre, des cérémonies d'hommage leur sont dédiées dans plusieurs communes de la province de Hainaut en Belgique sous le patronage des autorités locales.

LIBERTE CHERIE

A travers le récit de la vie d'un homme, nous pouvons remarquer qu'au cours des deux grands conflits mondiaux que les humains se sont livrés durant le 20^{ème} siècle, la confiscation des libertés individuelles : liberté de mouvement, liberté d'expression, liberté de réunion et d'association, pour des dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants, n'avait jamais connu une telle ampleur ! Mais, jamais cette confiscation des libertés n'avait été autant combattue au cours de ce siècle.

Pour prendre la mesure de l'ampleur de ce second conflit inédit, rappelons que sur une population mondiale estimée à 2 milliards 3 cents millions de personnes en 1940, 100 millions de combattants dans 61 nations prirent part à cette guerre au cours de laquelle 62 millions de personnes perdirent la vie, soit, 2,7 % de l'humanité sur 5 ans.

Ces quelques chiffres vertigineux, montrent à suffisance l'étendue, sans précédent, de la poussée de violence physique et morale générée par ce que les stratèges de l'époque ont appelé la « *guerre totale* ».

Comme l'anthropologie moderne peut nous le démontrer, depuis des millénaires, le pire ennemi de l'homme, c'est ...l'homme lui-même. Et le paroxysme de la souffrance collective engendrée par ce phénomène fut incontestablement atteint au cours du 20^{ème} siècle !

La connaissance des causes multiples de cet horrible constat permet cependant aujourd'hui de penser que l'espoir n'est pas vain de voir un jour la communauté humaine vivre libre et en paix partout sur la planète Terre !

Idée utopique ? Pas tant que cela !

Pour nous en convaincre, prenons quelques exemples concrets d'avancées spectaculaires allant dans ce sens :

- la réconciliation franco-allemande concrétisée par le traité de l'Elysée du 22 janvier 1963 ;
- l'abolition de la peine de mort en France, promulguée le 9 octobre 1981 ;
- la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989, sous la pression populaire ;
- en 1991, la dislocation de l'URSS, la plus grande dictature du 20^{ème} siècle ;
- la faculté pour le peuple chinois d'investir en bourse à l'instar de ce qui existe dans les sociétés capitalistes occidentales montre une évolution spectaculaire de la pensée des dirigeants communistes parmi les plus durs envers les droits de l'homme.

A la lumière de ces victoires marquantes, il me paraît plausible de croire à de nouvelles conquêtes de liberté jamais connues jusqu'ici, et répondant à ce que tout être humain aspire profondément.

Finie la pensée unique imposée à un peuple par la Bible, le Coran, la Thora, le Petit Livre Rouge de Mao ou ...Mein Kampf !

La liberté, c'est le doute, le choix, le pluriel, la multi-culturalité, le vivre ensemble partout sur la planète Terre.

Le recul des dictatures est indéniable, notamment, grâce au développement des nouvelles technologies d'information et de communication qui deviennent petit à petit accessibles à tous les citoyens partout dans le monde.

Bien sûr, ce n'est pas si simple à réaliser. Ne tombons pas dans l'angélisme !

Il existera toujours des ambitieux à vocation de tribun qu'il faudra empêcher de nuire et des peureux crédules et manipulables qui seront prêts à les suivre comme des moutons. Mais les facilités de domination et d'abus de l'homme sur l'homme devraient fortement s'atténuer par rapport à ce que nous connaissons encore malheureusement aujourd'hui dans certaines contrées.

Des expériences réussies servent déjà de base pour lancer de grands chantiers de solidarité et de paix un peu partout sur la planète.

Pour n'en citer qu'une, saviez-vous que depuis 1970, en plein cœur de l'Etat d'Israël, coexiste pacifiquement, dans un même village appelé «Nevé Shalom-Wahat as-Salam » (Oasis de Paix en hébreu et en arabe) une cinquantaine de familles appartenant aux deux communautés les plus antagonistes qui soient connues au monde, malgré les nombreuses tentatives de réconciliation par les plus grandes puissances ?

En nous prêtant à un petit exercice de prospective, l'espoir d'une paix durable pourrait se réaliser lorsque l'économie mondiale se libérera de sa dépendance aux énergies fossiles par l'utilisation généralisée d'énergies renouvelables présentes partout dans le monde. Un nouvel équilibre géopolitique pourrait alors voir le jour et apaiser beaucoup de conflits, notamment ceux persistants dans la région hautement stratégique du Proche-Orient.

Ainsi, on peut entrevoir, dès maintenant, les prémices de changements importants dans de nombreux domaines, y compris dans l'amélioration des libertés et de l'égalité entre les humains.

Enfin, pour encore mieux nous en convaincre, un regard en arrière sur le développement fulgurant des sciences et des technologies en l'espace d'un siècle suffit pour mesurer le chemin parcouru en si peu de temps à l'échelle mondiale, et pour se dire, avec optimisme, que de nouveaux changements aussi importants sont possibles, tout en donnant plus de liberté et de paix à de plus en plus de citoyens de par le monde.

Sachant qu'il n'y a pas que la peur qui est communicative, mais également l'aspiration de vivre libre et en paix, en dépit des frappes terroristes dont les pays de culture occidentale sont durement touchés depuis le début du nouveau siècle !

Les énormes et incessants mouvements d'immigration vers les pays démocratiques d'Europe et d'Amérique du nord sont, entre autre, l'expression poignante de ces aspirations de liberté qui poussent des êtres humains à risquer leur vie comme nos aïeux l'on fait dans les mêmes circonstances.

Rien de nouveau sous le soleil, pourrait-on croire... sauf que, septante ans plus tard, les équilibres mondiaux ne sont plus les mêmes, que les nouvelles manières de communiquer entre pays libres – et non libres - permettent de gagner du terrain sur les régimes totalitaires.

Les grands enjeux pour la survie de l'humanité, comme par exemple celui sur les changements climatiques qui a réussi à réunir 195 chefs d'Etat à l'occasion de la 21^{ème} conférence de Paris fin 2015 et mobilisé 800.000 marcheurs citoyens de par le monde, forcent désormais les dirigeants de tous les pays à se rencontrer plus souvent, et donc, à mieux communiquer entre eux, pour prendre des décisions communes.

Tous ces phénomènes nouveaux sont encourageants et font progresser le monde des humains vers de réelles perspectives pour un avenir meilleur.

ET MAINTENANT...

Et maintenant, commençons par nous demander ce que nous, humains du 21^{ème} siècle, sommes redevables aux générations passées et aux générations futures ?

Aux générations passées, nous leur devons de la reconnaissance pour avoir combattu, toutes armes à la main, jusqu'à en mourir, pour recouvrer leur liberté et assurer la nôtre. D'avoir mis en place des institutions internationales contribuant à maintenir la paix entre les peuples et à développer des actions pour garantir le bien-être de chacun. Le modèle français de sécurité sociale instauré depuis la seconde guerre mondiale est un exemple particulièrement remarquable aujourd'hui encore.

Envers les générations futures, il nous appartient de leur transmettre nos valeurs fondamentales constitutionnelles recouvrées grâce à nos libérateurs, de consolider les acquis sociaux pour garantir leur développement dans de bonnes conditions, et assurer le maintien de la qualité de vie à laquelle nous sommes arrivés.

Dans l'hypothèse où l'on ne se soucierait pas des générations futures, les ressources naturelles continueraient à s'épuiser rapidement, l'instruction des jeunes ne serait plus assurée, l'économie mondiale s'effondrerait par manque d'investissement à long terme et il en résulterait très vite un véritable chaos.

Après avoir pris conscience qu'il existe vraiment un espoir de vivre des jours meilleurs pour tous les peuples de la Terre, il reste à surmonter les obstacles qui jouent encore en faveur des dictateurs et leurs complices sans scrupule.

Il est bien là le problème !

Aujourd'hui, une majorité de la population mondiale dispose à domicile de deux outils puissants que nos parents et grands-parents ne possédaient pas quand ils subissaient les excès de pouvoir de leurs dirigeants : la connaissance et la communication.

La connaissance acquise par l'alphabétisation des populations les plus reculées, développant l'esprit critique, alimentant la libre pensée, est celle qui ouvre les portes de la dignité humaine. La connaissance de l'histoire de nos héros qui ont sacrifié leur vie pour rétablir nos libertés bafouées par des dictatures immondes.

L'avènement des nouvelles technologies d'information et de communication permettent d'alimenter ces connaissances et de faire savoir au monde entier, comme par magie, en quelques clics, tous les événements captés à quelque endroit de la planète Terre.

Je me souviens, il y a quelques années, enfoncé dans le désert marocain, en plein bled, à plus de 500 kilomètres au sud de Marrakech, avoir rencontré, à mon grand étonnement, des autochtones se promener un téléphone portable à l'oreille !

Ce petit assemblage de celluloïd et de métaux, emporté discrètement dans votre poche, partout où vous allez, qui vous donne la parole avec le monde entier, enregistre les images que vous voulez diffuser et vous permet d'accéder à une foule d'informations, n'est-t-il pas le garant moderne de votre liberté ?

Plus qu'un outil, c'est l'arme de la démocratie universelle du 21^{ème} siècle !

La conjonction de la connaissance et de la possession des techniques de communications modernes peut contribuer à renverser, pacifiquement et à distance, les régimes totalitaires qui subsistent, ou qui tentent, encore aujourd'hui, de s'imposer aux peuples les plus faibles et aux hommes les plus ignorants.

Ah, si nos aïeux en 14/18 avaient pu disposer de cette arme, la grande boucherie n'aurait pas fait tant de morts et de souffrances...

Ah, si nos résistants en 40/45 avaient pu disposer de cette arme pour communiquer avec Londres, il n'aurait pas fallu autant de sacrifices humains pour venir à bout de l'infâme ...

Alors, maintenant, que faire ?

Pour ma part, je crois venu le temps, pour les citoyens que nous sommes tous, de surveiller le monde libre et non-libre. D'agir solidairement avec les peuples en souffrance quand il le faut, ne fut-ce qu'en faisant pression sur les dirigeants politiques, de notre fauteuil, par de simples clics sur notre appareil portable après s'être assuré de la pertinence des informations reçues.

Lorsque suffisamment de citoyens du monde comprendront qu'ils détiennent collectivement une puissance virtuelle capable d'améliorer le sort de l'humanité, chacun pourra apporter sa pierre à l'édifice sacré de la liberté et mourir en paix.

En définitive, c'est bien pour en arriver là, avec les moyens qui étaient les leurs, que nos héros sont tombés au champ d'honneur, ne l'oublions jamais !

